

M. de Lesseps en villégiature

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **20 (1882)**

Heft 46

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187210>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de hêtre fixèrent leur attention. « Les bois sont abondants ici, dirent-ils, et doivent s'acheter à des prix avantageux » Ils s'arrêtèrent alors dans une des riches localités du district d'Aigle, décidés à y planter leur tente. Ce qu'il leur fallait, c'était une usine, une force motrice. L'occasion se présenta dans des conditions excellentes pour eux. Un vieux moulin leur fut cédé à bas prix ; ils le transformèrent complètement, et aujourd'hui, il fait retentir les alentours du bruit incessant de ses machines et de ses nombreux ouvriers. Cette fabrique, seule en Suisse dans son genre, prospère chaque jour davantage, et c'est par wagons que ses produits s'expédient à l'étranger.

L. M.

La machine humaine.

La circulation. — Les capillaires.

Chacun sait que sous l'épiderme de notre peau, dans cette peau, dans tous nos organes, il existe un réseau merveilleux de petits vaisseaux nommés *capillaires*, servant de trait d'union entre les veines et les artères.

Si je pique avec une fine aiguille un point quelconque de ma peau, je vois apparaître une goutte de sang ; la pointe de mon aiguille a déchiré peut-être 100 ou 200 de ces capillaires. Rien n'est beau à voir comme les capillaires d'une membrane fine, telle que celle qui, sous le nom de péritoine, enveloppe les intestins et les recouvre comme d'un tablier. Cette membrane est transparente, et quand on la place sous un microscope, de manière à l'agrandir 6 ou 700 fois, les vaisseaux capillaires, invisibles à l'œil nu à cause de leur ténuité extrême, apparaissent et, dans leur intérieur, on voit circuler, — spectacle unique au monde, — les *globules du sang*. On les voit ainsi passer, ces petits globules, qui ont à peine un millième de millimètre, les uns à la file des autres, se heurtant, se bousculant, se redressant parfois le long de la paroi de leurs microscopiques canaux, s'y arrêtant un moment, reprenant leur course, etc... On reste des heures entières à contempler ce tableau vivant si agité des infiniments petits.

Il vient un moment dans la vie, chez les hommes surtout, où, sur la surface du nez, on voit apparaître de toutes petites veines rouges qui s'entrelacent et donnent à cet organe un aspect rosé particulier ; ce sont les capillaires qui se sont développés et ont fini par acquérir le volume des veines les plus ténues.

Dans les parois de ces vaisseaux si admirablement fins, il y a néanmoins des fibres musculaires reliées par des filets nerveux au système nerveux central. Par leur contraction ou leur dilatation, ces fibres peuvent amener l'interruption ou le passage plus facile du sang dans l'intérieur des capillaires. Il en résulte que nos impressions morales peuvent se traduire et se traduisent tous les jours à nos yeux, par des phénomènes se passant dans les capillaires.

Supposons que dans le cours d'une conversation, vous disiez à votre interlocuteur quelque chose d'extrêmement désagréable : Aussitôt vous le voyez pâlir ; cela dure un instant, et réagissant aussitôt, il vous répond avec colère, et vous le voyez rougir. Ce double phénomène tient à une double impression du système nerveux central. Sous le coup du reproche, de l'injure ou de l'insulte, il y a une impression soudaine de concentration dans le cerveau, qui se répand avec la rapidité d'un courant électrique dans les filets nerveux, lesquels font contracter les fibres musculaires des capillaires ; par suite, le sang ne circule plus dans ceux-ci, il n'y a plus de sang sous la peau, qui devient blanche.

Mais à ce reproche, à cette insulte, notre cerveau a répondu — à moins d'être un capon — par une excita-

tion ; dès lors l'excitation se transmet aux filets nerveux des capillaires, les fibres musculaires s'excitent, le capillaire se dilate, le sang y afflue et la peau devient écarlate. C'est ce qui explique pourquoi l'on dit avec une égale vérité d'un individu : « Il est pâle de colère », « il est rouge de colère, » tandis qu'on dira toujours : « Il est pâle, blanc de peur. »

L'hiver, chez les jeunes gens, il se produit souvent la petite maladie dite : « les *engelures* » ; cette désagréable affection temporaire des doigts reconnaît pour cause le gonflement et l'irritation des vaisseaux capillaires.

On peut encore se rendre compte de ce que sont les capillaires, lorsque, la main ouverte et les doigts serrés les uns contre les autres, on l'interpose entre la flamme d'une bougie et les yeux. Les doigts nous apparaissent roses sur leurs bords, transparents et comme éclairés intérieurement par une lumière invisible. Ce phénomène est le résultat de l'illumination du sang circulant dans les capillaires des doigts. — Si l'on venait à regarder ainsi les doigts de la main d'un cadavre, on n'y verrait absolument rien de semblable, le sang étant figé et devenu noir.

Tel est donc le système capillaire, si beau, si admirable, si universellement répandu dans notre corps et grâce auquel on peut dire que nous sommes comme baignés dans le sang.

Dr ERTÉ.

M. de Lesseps en villégiature.

Nos lecteurs ne seront pas fâchés que nous leur présentions l'éminent ingénieur français en villégiature à La Chesnaie, retraite où il se complait quand il veut se reposer des fatigues des affaires. Nous prendrons pour guide un correspondant du *Courrier de l'Europe*, M^r M. Alberty, auquel nous laissons la parole :

« Après cinq heures de chemin de fer, on arrive au village de Vaton. En haut de la côte, on s'arrête chez le loueur de voitures Breton, qui vous salue comme un ami, si vous le priez de vous conduire à La Chesnaie.

— Vous avez de la chance, me dit-il, M. de Lesseps est chez lui ce matin ; mais demain il sera parti pour la chasse. Toute la sainte journée, il chasse avec ses fils à Valençay. Monsieur connaît la famille ; il y a beaucoup d'enfants ; eh bien, petits et grands, montés sur des poneys ou des chevaux selon leur taille, suivent la chasse depuis 6 heures du matin à 6 heures du soir, en sautant fossés, haies et murailles, comme des enragés.

Le père a soixante-dix-sept ans, et son plus jeune fils trois ans et demi. Jamais on n'a vu cela. Si les enfants sont étonnants, leur père l'est encore davantage. C'est un homme qui ne craint rien. Il lui arrive des accidents de voiture, des chutes de cheval à tout instant ; cela ne l'empêche pas de se relever en riant. On n'en fait plus comme lui, allez, monsieur. En voilà un qui a fait du bien au pays, et puis qui n'est pas fier avec cela. Il y a quarante ans qu'il est ici, il nous a tous vus naître. Nous sommes ses enfants, et la moindre chose qui nous arrive l'intéresse.

Il vient à nos mariages et à nos enterrements comme s'il faisait partie de la famille. Dernièrement il a donné une fête champêtre ; nous y étions tous invités. Les dames du château ont ouvert le bal avec les domestiques de la ferme, pendant que M. de Lesseps faisait danser nos jeunes filles comme s'il n'avait jamais fait que cela. Et Mme de Lesseps, si vous la voyiez, ces jours-là ! Elle est

aussi bonne qu'elle est belle et gaie, aussi on l'aime bien.

Quelques instants après, j'étais introduit dans le cabinet de travail de M. de Lesseps. Il était à peine huit heures du matin. Je trouvai le grand ingénieur devant son bureau, la plume à la main, entouré de nombreux manuscrits. Je devais reprendre le chemin de Paris une heure après, et je n'ai pu, à mon grand regret, accepter les offres hospitalières de cet aimable grand homme.

— Tant pis, me dit-il, je comptais vous garder à déjeuner, mais puisque vous ne pouvez pas rester, je suis tout à vous. Il lut les nouvelles que je lui apportais et y répondit. Pendant qu'il lisait, une porte s'entr'ouvrit, et je vis apparaître une des plus gracieuses jeunes femmes qu'il m'ait été donné de voir. Elle tenait à la main un livre, sur lequel se trouvaient des caractères bizarres. « Comment écrit-on ?... » et elle prononça un mot arabe qui m'échappa. M. de Lesseps posa son journal et lui donna l'orthographe.

— C'est ma nièce, ou plutôt celle de ma femme, me dit M. de Lesseps aussitôt qu'elle fut sortie; jolie fille, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en lisant dans mes yeux.

Dix minutes après, la même porte s'ouvrit avec fracas, et une toute petite fille aux bras et aux jambes nus, se précipita dans la chambre et entourée de ses minuscules bras potelés et blancs, la tête de M. de Lesseps, qui s'écria : Bonjour, « Guigui. »

Le Canal de Suez, avec tout son puissant intérêt, ne pouvait lutter avec les caresses de cette mignonne enfant. Mais ce fut encore bien autre chose lorsque je vis entrer une, deux, trois, quatre, cinq, six, je ne sais plus combien de fillettes toutes vêtues de même, et s'enlacer comme un collier autour de mon hôte. C'étaient les enfants de M. de Lesseps, six chérubins roses, avec la tête de sphinx si merveilleusement belle de la mère.

Et il n'y avait là que les filles. Jugez un peu de mon étonnement, si les garçons avaient paru eux aussi !

Lorsque nous eûmes vidé la question du Canal de Suez, j'avais encore un quart d'heure à moi. M. de Lesseps me proposa de descendre aux écuries pour me montrer son vieux cheval arabe, Ali.

— Il y a trente ans, me dit-il, que ce cheval me fut donné par le khédive.

Blanc comme la blanche hermine, la tête fine et admirablement proportionnée, Ali me parut une magnifique bête. Aussitôt qu'il aperçut le maître, il poussa un hennissement joyeux et retourna sa tête en cherchant la figure de son vieux camarade.

— C'est un excellent compagnon, me dit M. de Lesseps.

Mais les chevaux ont une singulière façon de manifester leurs sentiments ! Ali a toujours voulu me prendre le nez entre ses dents. C'est sa façon de donner une poignée de main.

J'ai quinze chevaux ici et il va falloir que j'en fasse venir d'autres, car je n'en ai plus assez pour ma famille, sans compter les amis qui me font le plaisir de venir nous voir.

— Quinze chevaux ! — pas assez pour sa famille ! ... dis-je à part moi, il y a des cirques qui voudraient bien en avoir autant.

Nous quittons l'écurie et nous faisons le tour du

château. Il y a des chambres d'amis de tous les côtés — et des amis un peu partout.

— Voulez-vous monter à la tour ? — C'est une idée de Mme de Lesseps. — Il y a une vue superbe de là-haut : vous découvrez tout le département. C'est encore le coin du monde où je me plais le mieux. Je regrette d'être obligé de le quitter si tôt.

— En effet, ne devez-vous pas aller à Panama prochainement ?

— Oui ; cependant il est probable que je serai remplacé par mon fils. Il partirait vers la fin de novembre ou le commencement de décembre.

A la fin de ce mois je rentrerai à Paris avec toute ma smala — je serai à la portée de tous les canards qu'on lâchera sur le Canal. — C'est une chasse aussi, mais j'aime mieux celle du bois de Valençay.

Au moment où je prenais congé de M. de Lesseps, il me dit en me serrant la main énergiquement :

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit ; soyez modéré dans la forme, mais dites bien que je démens de la façon la plus absolue qu'il y ait le moindre malentendu entre l'Angleterre et moi au sujet du Canal.

On effé dè la tsaropiondze.

Lè frârs Pequa-sélâo étiont pourro, que cein n'est pas on défaut, kâ vo sédè bin lo dit-on : « pourrètà n'est pas vice » ; mà l'étiont tsaropès, que l'est 'na granta vergogne, po cein que quand l'est qu'on a 'bons brés, la carcassa solida, bou'n'appétit et qu'on est dein la misère, n'est-te pas on abominachon dè ne pas sè demézézi on bocon por affanâ sa pedance, quand y'a adé prâo ovrado po cliâo que n'ont pas lè coutès ein long ?

Cliaô Pequa-sélâo, qu'étiont sept frârs, diabe lo mein, ariont pu allâ vòlets po sè gâgni cauquiè batz et po sè veti on pou dè sorta ; mà l'amâvont mi crévota et fotemassi dâi bougréri. Fabrequâvont dâi lottès, dâi croubelions, dâi béclires, dâi lins po lo messon, et dè bio savâi que lè coutiâo, lè vousi et tot lo resto étâi dào bou dè louna. Cassâvont dâi pierrès, traisont dào gravier ; enfin quists : fotemassivont ! Démâorâvont dein n'espèce dè cambuse iò fasont lâo medzi coumeint poivont. L'aviont eintrè ti leu, po sè veti dè la demeindze, trài bounès tsemisès, quatre vestès et cinq gilets. Lè dzo su senanna l'aviont dâi broustou âo dâi rouliérés et dâi tsaussès relacounâiès et à pertes ; et quand s'agessâi dè sè reguingolâ, la demeindze, l'étâi cliâo que sè lévâvont lè premi qu'einfâtâvont lè bio z'hailions ; po lè z'autro, faillâi restâ ein ti lè dzo. Mà cein ne lâo fasâi rein, kâ l'étiont tant banbans que l'amâvont mi restâ étâi, et la mâiti dào teimps n'iein avâi min dè revou. N'étâi què quand y'avâi dâi vôtès que fasont âo pifère po sè lévâ, po cein que lâi avâi à fifa et que n'ousâvont portant pas lâi allâ tot dépatolliu et tot coffo.

Ora po en veni à cein que la tsaropiondze lâo fe einveintâ, vaitsé l'affèrè : Du que fasont lâo medzi, lâo faillâi dào bou, et quand l'ein aviont fauta, l'allâvont decé delè, déguenautsi ona sapalla chetse, que trainâvont tant qu'à l'foto. Copâvont lè brantès po fèrè on pou dè prin ; mà po ne pas sè bailli la peina dè réssi la fonda et dè fèrè dâi z'étallès, l'einfâtâvont cliâ fonda per on bet dein la cousena, mettiont cé bet su lo soyi quand lo fû étâi allumâ